

20 SEPT 1971

# Réalisme

**A** PRES avoir appelé de tous leurs vœux la normalisation des rapports entre l'Est et l'Ouest, gage d'une détente qui devrait conduire à une paix durable, voici que certains s'inquiètent à la pensée que cette normalisation va poser de nouveaux problèmes.

Ils se mettent à regretter le temps où les affrontements facilitaient le resserrement des liens du camp occidental.

Pour eux-là, la chance de l'Europe avait été de pouvoir se faire à la faveur de la grande peur que M. Spaak avait décrite avec émotion, dans un discours resté célèbre, à l'Assemblée des Nations Unies qui se tenait à Paris.

Il est bien évident que les temps ont changé et que les nostalgiques de la guerre froide ne peuvent plus compter sur elle pour rassembler ou intégrer ce qui doit l'être malgré tout.

Mais ce qui se passe actuellement ne porte-t-il pas justement condamnation d'une conception des réalisations internationales commandées surtout par la crainte et la défiance ? Ceux qui ne fonderaient leur union que sur de tels motifs auraient tout à redouter de la disparition de ce qui leur aurait servi de catalyseur.

Heureusement, l'aspect positif et la force intrinsèque du mouvement qui a conduit l'Europe occidentale à s'unir puisent leurs sources bien au-delà du seul réflexe de défense.

C'est à ces sources qu'il faut se référer lorsque des circonstances font redouter un relâchement de liens pourtant solidement noués.

Le voyage du chancelier Brandt à Oreanda et le résultat de ses entretiens avec M. Brejnev incitent à cet égard à la réflexion.

L'attitude de l'Allemagne envers les Etats-Unis et sa position dans la crise du dollar avaient déjà conduit à s'interroger sur l'esprit dans lequel ce pays entendait répondre aux obligations découlant de son intégration à l'Europe des Six. Dans ce domaine, certaines inquiétudes sont pourtant en passe de se dissiper malgré les aléas qui subsistent.

Qu'en est-il maintenant de l'« Ostpolitik » du chancelier Brandt ? Menace-t-elle ses partenaires d'Europe occidentale comme on avait redouté que ne le fît sa politique monétaire ? Ne faut-il au contraire y voir qu'un ralliement à des thèses que le gouvernement français défend depuis longtemps ? L'Allemagne ne s'aligne-t-elle pas, tout compte fait, sur des positions que Paris et Londres se sont justement efforcés de faire admettre en un temps où Bonn redoutait qu'elles ne compromettent le soutien escompté de ses proches alliés ?

Le réalisme commande de garder la tête froide devant ce qui n'est, après tout, pour l'Allemagne, que la reconnaissance des faits. A condition cependant de convenir qu'il n'est plus question de fonder l'union sur la peur et que le dynamisme européen doit exister en lui-même pour une compétition vraiment pacifique.

Henry Nicolle.

(Suite page 2, col. 1 et 2.)

# Réalisme

Suite de la première page

Mais ce dynamisme n'aboutit pas, hélas ! à l'émulation et les rivalités. C'est dans ce domaine qu'il importe de voir clair. L'Allemagne européenne n'est bien évidemment l'Allemagne avec tout ce qu'on lui connaît de ressort

et d'ambitions économiques — ambitions dont le dernier article de Robert Lacontre montre ce que Moscou attend qu'elles soient.

On l'avait peut-être un peu oublié lorsque la nécessité de serrer les rangs permettait de laisser dans l'ombre des réalités redoutables. Désormais, l'analyse ne peut plus les ignorer. Certaines contraintes ont disparu. Il ne faut plus compter sur elles pour contenir certaines ambitions. Nous voilà prévenus. A nous d'agir en conséquence. Et sans illusions. Mais aussi sans nostalgie.

Henry Nicoll